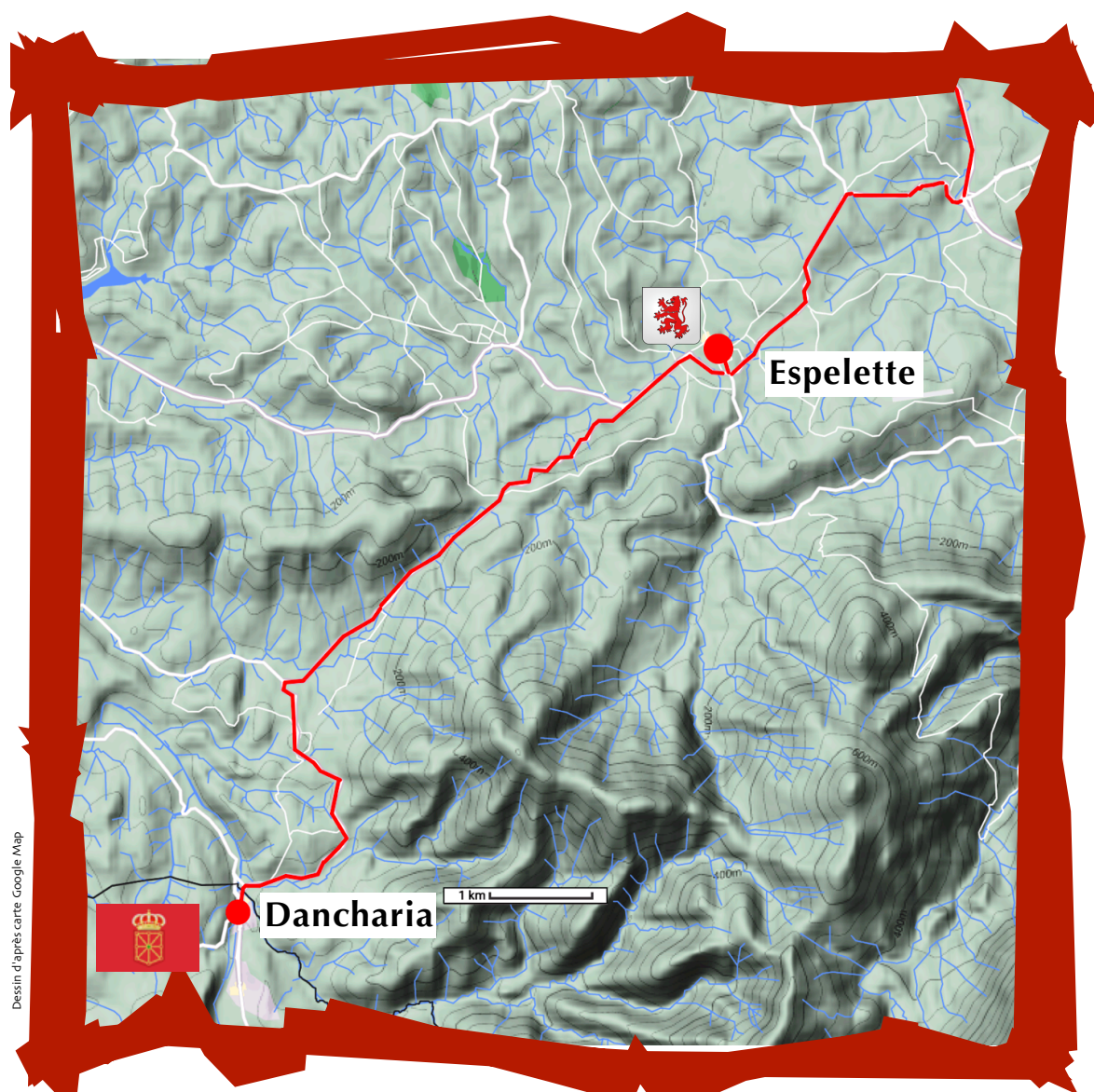


Espelette



20 novembre 2021



Détails de deux photos Comité du Montell



Espelette
(Pages 4 à 8)



Dancharia
(Page 9)

PARTIR

Second voyage avec le Comité du Monteil cet automne : sans ces (belles) initiatives, je resterais confiné chez moi, les voyages au long cours étant reportés puis purement et simplement annulés. Partir me manque un peu (beaucoup) et surtout la possibilité de renouer avec des projets permettant une découverte de la planète. Faute de "grands" voyages, je m'inscris pour celui-ci même si je n'ai pas grand-chose à faire à Dancharia : j'ai passé l'été à quinze kilomètres des *ventas* espagnoles... Par contre, Espelette m'intéresse. Je ne connais pas ce village, n'y suis jamais allé mais espère quand même m'immerger dans ses cultures de piments, découvrir les façades rouges et blanches couvertes de piments écarlates ou noircis d'avoir séché au soleil...

Pleine lune en cette fin de nuit du samedi 20 novembre 2021. Nuit froide et claire qui promet une assez belle journée ; j'espère le soleil sur les maisons basques d'Espelette...

6 h 45 : le bus s'arrête à Madran. Nous sommes une quinzaine à l'attendre et, en montant, j'ai l'impression qu'il est rempli. Y aura-t-il des places pour chacun ? J'avance un peu dans le couloir, trouve deux places libres. C'est l'impression que j'ai puisque personne n'y est assis mais c'est une illusion : ces places sont réservées. Par qui ? Pour qui ? Par quel système peut-on réserver une place ? Un peu fâché, j'avance encore entre les sièges occupés. Ah ! quatre places vides ! Enfin ! Mais on m'avertit aussitôt que je me prépare à m'asseoir : "Réservées". Encore ! Nous sommes une quinzaine à monter et une douzaine de places sont réservées. Pour qui ? Par quel système ? *In fine*, il ne reste dans ce bus que deux places non réservées. Alors, bien évidemment, me vient cette question : comment faut-il faire pour réserver une place ? Combien faut-il payer en plus pour choisir son siège ? Fenêtre ou couloir ? Comme dans les avions ? Et de quel droit, si on ne paie aucun supplément, a-t-on la possibilité de réserver une place ? Qui a des passe-droits ? Comment les obtient-on ? Si je connaissais ce mystère, cela pourrait me servir pour le prochain voyage : choisir

son siège à l'inscription... Mais si chacun fait ça, cela risque fort d'être un bazar certain, une complication pour les organisateurs. Le mieux serait qu'aucune place ne soit réservée car il est fort désagréable de s'entendre dire "Place réservée !" alors qu'elle est en réalité libre. Sauf à être réservée à un handicapé, comme dans les bus et les trams TBM.... Mais apparemment, aucun handicapé dans ce bus... C'est à l'arrêt suivant que le comble m'a interrogé. Une personne monte et sa place a été réservée, côté couloir. Mais cette personne n'est pas satisfaite de la réservation et demande aussitôt à celle qui a dû réserver la place : "Tu peux me laisser contre la fenêtre, s'il te plaît ?" Aucun remerciement. Comme un dû. Étonnant, non ? Je souhaite donc ne plus m'entendre dire "Place réservée !" au cours des prochains voyages...

Il n'est pas 7 h lorsque Kléber trouve la rocade et file sur l'autoroute vers Bayonne à 80 km/h, vitesse réglementaire. Je m'étonne de voir, dans la nuit, les masses sombres des poids lourds dépasser le bus sur l'autoroute à deux voies. Irrespect de la vitesse et du règlement...

8 h 10. L'aube pointe, la forêt émerge de la nuit. Arrêt sur l'aire de Lesparon, le plus beau village de France, à ce que nous disent les haut-parleurs chaque fois que l'itinéraire emprunte l'A 63. Les vingt minutes d'arrêt ne sont pas suffisantes pour combler soixante-huit personnes. Le temps de descendre du bus en utilise déjà quatre ou cinq. Et c'est sans compter avec l'attente devant le stand des cafés et viennoiseries. Prendre un petit déjeuner sur une aire d'autoroute, c'est, en quelque sorte, pour moi, la cerise sur le gâteau du voyage, la preuve que je suis en voyage, en excursion. C'est quelque chose que je ne fais jamais lorsque je voyage en voiture. Choisir café et viennoiserie traduit cette situation "exceptionnelle" : le voyage. Aussi, s'y presser n'est pas agréable. Ce matin-là, la serveuse n'est pas à sa caisse : on doit attendre alors que nous n'en avons pas le temps. Stress inutile, plaisir perdu. Les derniers servis n'ont plus qu'à boire leur café dans le bus. Faut-il alors partir plus tôt ?



Maisons à Espelette

Il est 9 h 45 lorsque le village d'Espelette apparaît et nous révèle ses grandes maisons basques aux façades blanches et volets rouges. Sous un soleil espéré mais presque miraculeux, je remarque deux bâtiments qui n'ont pas la blancheur des maisons : l'église et le château. Sur la ligne d'horizon sud, l'étrange silhouette de la Rhune est facilement identifiable.

ESPELETTE EZPELETA

Une fois le bus immobilisé sur le parking, deux guides se présentent et le groupe est divisé en deux ; merci aux guides qui acceptent de travailler avec des groupes de trente-quatre personnes...

C'est Juan Carlos qui prend en charge le groupe dans lequel je suis. Juan Carlos ne me semble pas un prénom basque et son accent espagnol trahit son origine. Il ne peut cacher qu'il est donc espagnol, de Madrid, précise-t-il. Je trouve très exotique (et très original) qu'un Espagnol me raconte Espelette, dans un excellent français qui plus est. Il ne nous précise pas dans quelles conditions il est devenu "basque" mais affirme être en amour avec cette région.

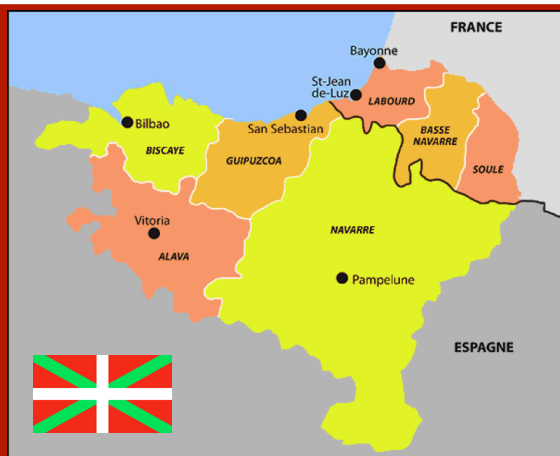
Je ne connais pas grand-chose au Pays basque même si, avec le comité du Monteil, j'y suis allé quatre ou cinq fois déjà. Une petite remise en mémoire ne m'est pas inutile. Sept territoires se partagent le Pays basque, quatre en Espagne – Alava, Biscaye, Guipuscoa auxquels s'ajoute la Navarre – et trois en France : Labourd, Basse-Navarre et Soule.

Le guide raconte le style des maisons du Labourd qu'il nomme maison labourdines. Les façades tournées vers l'orient sont ornées de boiseries et de volets rouges ou vert, c'est selon. Il nous explique que la couleur rouge tire son origine dans le sang des bœufs dont on peignait les boiseries afin de les protéger contre l'humidité et la pluie. C'est pourquoi il n'y a jamais (ou presque jamais) de boiseries sur les façades occidentales, soumises aux vents atlantiques et aux pluies. Les mai-

sons labourdines se reconnaissent donc à leurs façades blanches et aux boiseries et volets rouges ou verts. Il faut croire que toutes les maisons basques que je vois d'habitude sont labourdines ou bien que ce style est celui qui a été le plus copié.

Parvenus devant le château d'Espelette, les pieds dans l'herbe mouillée, Juan Carlos nous pose alors une question étrange : depuis quand le Labourd est-il en France ? J'aurais tendance à répondre "*Depuis toujours ou très longtemps*" mais il semble que cela soit plus compliqué. En effet, au commencement était le royaume de Navarre qui remonte au moins au VIII^e siècle et son indépendance à l'an 887. En 1023, la vicomté de Labourd passa sous le contrôle de la Navarre mais obtint son indépendance en 1035. En 1191, la Basse-Navarre fut intégrée au royaume de Navarre. Au début du XIII^e siècle, le royaume perdit la côte atlantique par laquelle il commerçait. Il advint alors que le roi de Navarre voulut défendre son territoire sur sa frontière septentrionale, en contact avec l'Aquitaine d'une certaine Aliénor, laquelle, après avoir épousé le roi de France, devint épouse de celui d'Angleterre. Un petit noble de Pampe-lune, proche du roi de Navarre, fut donc envoyé à Espelette avec mission de protéger la frontière septentrionale du royaume de Navarre. Il fit construire un château dont on devine aujourd'hui difficilement les contours. Ces temps lointains étaient incertains et la famille, gardienne de la frontière, hésitait entre les deux partis Angleterre/Aquitaine et Navarre/Castille, optant souvent pour le plus offrant. En 1462, Louis XI, roi de France, convainquit le seigneur d'Espelette en le faisant baron. Puis il choisit l'Espagne et perdit sa baronnie. Trahison. Le château fut détruit. Le Labourd devint français. En 1516, la partition de la Navarre fut actée : au nord, la Basse-Navarre fut séparée du royaume de Haute Navarre. En 1589, Henri, roi de Navarre, devint roi de France et, en 1620, la Basse-Navarre devint définitivement française. Les rois de France se diront alors aussi roi de Navarre.

Le château fut reconstruit plus petit sous la forme d'un palais Renaissance. On y voit encore la tour datée




Carte du Pays basque

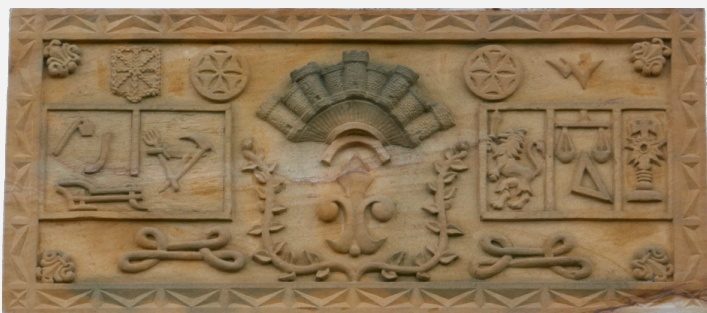


Façade sud du château d'Espelette

du XV^e siècle. En 1694, la dernière héritière légua le château à la paroisse. Il abrite aujourd'hui la mairie et l'office du tourisme. Espelette est toujours proche de la frontière, sur l'un des chemins de Saint-Jacques mais aussi sur les chemins moins glorieux de la contrebande avec le voisin du sud. De tout temps donc, Espelette fut une zone de passage à surveiller et à protéger.

Nous traversons la pelouse mouillée et atteignons la façade nord du château, celle qui est la plus ouvragée, la plus ouverte sur l'extérieur. Si le rez-de-chaussée ne présente guère d'intérêt à part le linteau de la porte d'entrée, le premier étage compte six grandes fenêtres à meneau, typiquement Renaissance et le niveau supérieur, deux. Juan Carlos entreprend de nous décrire le linteau mais sans nous en approcher, ce qui est dommage. La gravure dans la pierre comporte les armoiries de la famille Espeletta dont un lion mais aussi celle de la Navarre : les chaînes. On y observe aussi (ou plutôt, on y observerait si nous nous en approchions davantage) des outils agricoles pour la culture du maïs, très importante en Pays basque. Nous y lisons les noms de l'homme et de la femme qui habitaient ici ainsi que l'année de construction (ou parfois de rénovation) de la maison. Le Pays basque étant essentiellement catholique, le linteau comporte aussi des signes protecteurs : croix basque (lauburu ) signifiant quatre têtes), rosace, étoile...

Seul l'aîné de la famille héritait de la maison, qu'il fût fille ou garçon. Les garçons qui suivaient n'avaient



Linteau au-dessus de la porte du château

Note n° 1 : L'Arbre de Guernica est un chêne se dressant près de Guernica. Il est l'emblème officiel de Biscaye. Il est surtout connu en tant que symbole des libertés traditionnelles des Biscayens, et par extension des Basques, depuis que les seigneurs de Biscaye, les rois de Castille et d'Espagne puis les présidents de la Communauté autonome du Pays basque, y ont prêté serment lors de leur prise de fonction. Il a été remplacé quatre fois et existe toujours sur le petit promontoire de la ville où se trouve la « Casa de Juntas » (la maison des juntas).

Ce chêne est devenu un symbole de la liberté du peuple basque lorsque les seigneurs de Biscaye (devenus plus tard rois de Castille) ont commencé à prêter serment sous cet arbre de respecter les lois provinciales (fors, *fueros*), consacrant ainsi l'autonomie juridique et fiscale des provinces basques. En effet selon leurs fors, ces provinces levaient leurs propres impôts (reversant une part minime – l'abonnement – au roi), édictaient leurs propres lois, menant même une

Texte Wikipedia

d'autres solutions que de s'engager dans l'armée, de partir à la chasse à la baleine ou de se lancer dans l'artisanat. La meilleure solution (mais elle devait être rare) était probablement d'épouser la fille aînée d'une autre famille. L'homme prenait alors le nom de la maison de sa femme.

Le drapeau basque flottant devant la mairie, notre guide se propose de nous en expliquer les symboles. Longue et intéressante explication des symboles d'un drapeau devenu très visible, pas seulement sur les routes du Tour de France. Le drapeau basque appelé aussi *ikurrina* fut dessiné par les frères Luis et Sabino Arana, ce dernier étant fondateur du Parti Nationaliste Basque en 1894. Ce n'est donc pas un drapeau très ancien. Il fut, à l'origine, conçu pour représenter la province de Biscaye puis il a été adopté comme drapeau du gouvernement d'Euskadi en 1936.



À l'origine, les couleurs et formes du drapeau avaient été définies comme suit : *"Le fond de notre Drapeau est rouge, comme le fond de l'Écu de Biscaye, la Croix blanche du Drapeau est la Croix blanche de l'Écu et le Jaun-Goikua [Dieu] de la Devise, la Croix verte de Saint André représente, par sa couleur, le Chêne de l'Écu et les lois de la patrie."*

Juan Carlos, lui, nous explique que le fond rouge, a la couleur du sang basque, de la "race" basque ; la croix blanche est celle du peuple basque catholique, la verte, celle du chêne de Guernica. Qu'est-ce que le chêne de Guernica ? C'est à ces questions que je mesure mon ignorance sur le Pays basque et son peuple... Son explication, trop rapide, me reste un peu confuse. J'ai donc recherché une explication plus convaincante qui m'a fait côtoyer les secrets du Pays basque.



Trois images www

diplomatie indépendante. Tout édit royal devait être soumis à approbation des assemblées basques pour être appliqué sur leur territoire.

Sous cet arbre on a rédigé les lois biscayennes jusqu'en 1876, sous les auspices de tous les peuples qui envoyaient deux représentants (*junteros*) aux sessions des Juntas Générales. Ce rassemblement qui se perpétue depuis des temps immémoriaux fut l'un des premiers témoignages de démocratie où jadis élus du peuple et anciens de toute la Biscaye se réunissaient. Le chêne qui accueillait les premières juntas de la seigneurie de Biscaye s'est affirmé au fil des siècles comme le symbole de l'existence d'un peuple et des institutions face aux avatars de l'histoire que les Basques ont connus dans leur passé en tant que collectivité. L'Arbre de Gernika a dépassé le cadre géographique de la Biscaye pour devenir le point de référence de tout le Pays basque. Il en fut ainsi pour les cérémonies qui les réunissaient. (Texte www)

Le chêne de Guernica

La croix verte représente le "*Lege zaharra*" ou "loi coutumière". Pourquoi ? Les Biscayens battirent les Castellans lors de la bataille mythique d'Arrigorriaga en l'an 840 pour défendre leurs fors, leur autonomie provinciale, un jour de Saint André. Le vert représente la couleur du chêne de Guernica, symbole des fors de Biscaye. Comment fonctionnaient les fors ou fueros provinciaux ? Les représentants des Assemblées locales de Biscaye, composées des maîtres de maison locaux, se réunissaient à Guernica. Ils convenaient ensemble des décisions à prendre concernant les sujets relatifs à la province de Biscaye. Durant des siècles, ce système a également été en vigueur en Guipuscoa, Alava, Labourd et Soule, les autres territoires historiques du Pays basque. La croix blanche représente Dieu, ("*Jaungoikoa*" en basque), qui figure aussi sur le blason de Biscaye. Elle représente donc le catholicisme. Le fond rouge représente les Basques. En plus de cent ans, le sens de cette devise a fortement évolué : Dieu est remplacé par un humanisme, un esprit démocrate non religieux, issu de la tradition catholique. *Lege Zaharra* est une référence à un esprit basque des lois, adapté au monde actuel. Le chêne de Guernica au départ, symbole des libertés biscayennes, devint le symbole des libertés basques. L'ordre des couleurs est important : la croix verte montre que les lois antiques, garantes de la liberté des Basques, s'imposent au peuple. Enfin la croix blanche, la foi chrétienne, surmonte l'ensemble.

Nous quittons l'esplanade du château et nous nous regroupons devant le fronton, incontestable repère culturel du Pays basque. Pas un village sans fronton... Juan Carlos nous explique que l'on joue ici à main nue, à la pala et au chistera, tous ces jeux de balle venant du jeu de paume. Notre guide aurait bien aimé nous dire d'où venait la langue basque mais personne, aucun chercheur n'a encore pu offrir une réponse incontestable à cette mystérieuse question. Isolée dans un continuum de langues indo-européennes, l'origine du basque reste un mystère. Parmi les autres repères culturels, notre guide cite le cidre, la musique, l'improvisation, les marins et les corsaires...

Riches de toutes ces informations, nous poursuivons notre promenade vers l'église, passant sous un petit pont et longeant un clair ruisseau. L'église Saint-Étienne se trouve sur une colline un peu à l'écart du centre du village.

Juan Carlos nous arrête devant un gazon planté de stèles tombales anciennes réunies ici pour que l'on se souvienne des temps anciens. Nombre de ces stèles sont discoïdales, d'une origine probablement préchrétienne lointaine qui pouvaient, d'après le guide, symboliser ou le soleil ou une tête. Elles ne seraient apparues en nombre qu'à partir du XVI^e siècles, comme une réminiscence du passé. D'autres stèles sont rectangulaires ou tabulaires, parfois ornées d'une étoile à huit branches.

En fait, les rites funéraires ont changé au cours des siècles. Au début du christianisme en Pays basque – à ce que j'ai compris – les familles enterraient leurs morts près des maisons, dans une bande de terre située sous l'avant-toit des maisons, en façade ou le long de l'un des flancs nord ou sud mais aucun monument funéraire n'y était dressé. Puis les défunts furent enterrés dans les églises. Chaque femme venait se recueillir sur la pierre tombale familiale et même s'y asseoir au cours des messes. Le porche accueillait des tombes de prêtres ou de maisons nobles, ou le monument aux morts. Enfin, dans l'église, où on enterrait encore après la Révolution, se trouvaient les sépultures des maisons (ou *jarleku*). Les *jarleku* étaient le domaine des femmes de la maison. Les tombes, surmontées d'une plate-tombe, étaient recouvertes d'un tissu noir. Les femmes y étaient accroupies ou assises sur des chaises et présidaient au culte des morts (offrande de lumière, voire de nourriture ou d'argent). Les hommes assistaient à l'office du haut des galeries, spectateurs du drame orchestré par les femmes qui veillaient sur les morts de la maison. Les femmes de la maison se relayaient, de génération en génération sur cette tombe.

L'église contenait au moins cinq espaces funéraires. Le chœur accueillait encore il y a peu les prêtres et la benoîte (*andere serora*). Des sépultures de prêtres ou de

Écrit d'après un texte trouvé sur la Grande Toile Mondiale



L'église Saint-Étienne d'Espelette



Les stèles devant l'église

notables étaient situées dans l'allée centrale. Dans certaines églises, un enfeu était placé dans un mur près du chœur, côté Évangile.

L'inhumation des défunts dans les églises perdura jusqu'au début du XVI^e siècle, date à laquelle la population connut une explosion démographique importante sans doute due à l'introduction d'une nouvelle céréale – le maïs – et des produits de la mer lorsque la pêche à la morue se développa. Il devenait impossible d'inhumer les morts dans les églises : on inventa donc le cimetière et les stèles qui vont avec. D'où, probablement, le fait que l'on ne retrouve que très peu (aucune ?) de stèles discoïdales ou tabulaires avant cette date.

La stèle discoïdale est un "espace structuré, hiérarchisé" qui se divise en deux ensembles qui ont chacun une valeur déterminée, le socle et le disque. Ces deux éléments sont parcourus par l'axe vertical, qui ordonne l'espace et le polarise. L'axe horizontal du disque joue un rôle mineur, en comparaison à l'axe vertical. La bordure du disque est parfois une véritable couronne dans le Labourd. Le croisement des deux axes détermine quatre régions, la région sommitale (à 12 h) étant "convoitée" par les symboles chrétiens, et la région opposée (à 6 h) étant la limite entre deux mondes, celui du disque stellaire ou cosmique, et celui du socle, terrestre. Le centre du disque est une "source d'énergie". (Hypothèse de M. Michel Duvert, [texte www](http://www.espelette.com).) Au cours du XVII^e siècle, et principalement à l'ouest du Labourd, la stèle tabulaire apparaît et se multiplie, sans que l'on connaisse ses origines ni les raisons de sa popularité. Les croix de pierres font leur apparition à cette même époque et peu à peu remplacent les stèles discoïdales principalement dans le Labourd occidental. Il n'est pas impossible que dans certains villages, ces traditions funéraires perdurèrent jusqu'à la fin du XIX^e siècle.



Avant d'entrer dans l'église, le guide nous fait remarquer la forme trapue de l'édifice, son clocher-porche d'apparence défensive, son aspect forteresse car le village étant un lieu de passage, la population devait pouvoir s'abriter en cas d'attaques : l'église semblait un bon endroit pour cela. Ses murs épais, ses contreforts, sa situation à flanc de colline en faisaient un lieu défensif probablement efficace. Il explique aussi que dans la province du Labourd (mais est-ce une province, une région, un territoire ?), les assemblées paroissiales réunissaient, sous le porche des églises, les maîtres de maison (les aînés, propriétaires des maisons dont ils portaient souvent le nom) qui avaient le privilège de se retrouver pour discuter du village, des forêts, des biens communaux et prendre les décisions ad hoc. C'est pourquoi, d'après Juan Carlos, ces porches étaient assez grands, celui d'Espelette particulièrement. Ces traditions (ailleurs, on parlerait sans doute de fors) ont disparu lors de la Révolution française.

Puis il nous conduit dans le cimetière entourant l'église qui, en langue basque, se nomme *bil-barriak*, ce qui signifie "les pierres des morts". Les tombes y sont strictement orientées est-ouest, la face de la stèle tournée vers le tombeau voyant tous les jours le soleil se lever. Juan Carlos nous révèle les noms de deux personnages importants nés à Espelette : Monseigneur Etchegaray qui fut archevêque de Marseille de 1970 à 1985 et Agnès Souret (1902-1928), la première miss France du temps où l'on appelait une miss "la plus Belle de France". Le guide nous fait remarquer la tombe art déco en marbre rose et nous raconte la triste histoire de cette jeune fille d'Espelette qui se présenta au concours de la plus belle femme de France en 1920 en envoyant une photo d'elle en communiant, accompagnée de ce petit mot : "*Je n'ai que 17 ans, dites-moi si je dois traverser la France pour courir ma chance ?*". Elle fut sélectionnée et fit alors l'objet d'un petit film amateur, projeté, comme celui de centaines



Stèle discoïdale devant l'église



Stèle en tablette étoilées devant l'église



Caveau d'Agnès Sauret

D'après une photo Comité du Montcel

d'autres candidates, dans les cinémas des grandes villes, à l'entracte. Le public vota pour elle, avec très exactement 114 994 voix. Elle devint ainsi la première Miss France, ou plus exactement "la plus Belle de France".

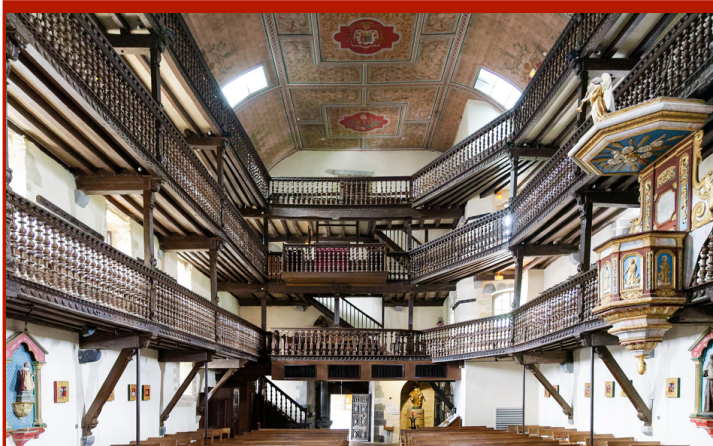
Devenue meneuse de revue aux Folies Bergères, elle fit un voyage en Argentine et y mourut d'une péritonite mal soignée, en 1928. Sa mère se ruina pour rapatrier son corps et fit construire un caveau art déco en marbre rose marqué de l'épithaphe suivante : *"À ma fille douce et jolie, elle fut une petite rose sans épine."* Je n'ai pas vu la tombe du cardinal Etchegaray...

Nous passons sous le porche, franchissons la très belle porte en bois et entrons dans l'église. Je ne suis pas étonné d'y trouver des galeries sur trois côtés de la nef car, avec le Comité, nous avions naguère visité l'église de Saint-Étienne-de-Baïgorry, elle aussi flanquée de galeries suspendues aux murs. Cependant, il me semble que ces galeries sont magnifiquement conservées : pas étonnant puisque l'édifice a profité d'une récente restauration. Comme la plupart (toutes ?) des églises du Labourd, Saint-Étienne d'Espelette ne compte qu'une seule nef et un chevet plat. Le bâtiment date du XVII^e siècle, en remplacement d'une église plus ancienne. Le clocher-porche date de 1667. Les galeries s'échelonnent sur trois niveaux auxquels les hommes accédaient par des escaliers. Juan Carlos explique que c'est l'augmentation de la population qui nécessita la construction de ces galeries mais les traditions très fortes qui liaient les habitants des villages sont peut-être aussi l'une des raisons qui incita à ces aménagements. Jusqu'en 1970, les hommes s'installaient dans ces galeries et regardaient (surveillaient ?) les femmes assises en bas, sur les tombes familiales. Je crois me souvenir qu'à Baïgorry, le guide nous avait dit que les hommes pouvaient (discrètement) regarder les femmes et, éventuellement, choisir une future épouse. Mais n'en suis plus très sûr...

L'église, très sobre à l'extérieur, est assez riche à l'intérieur. Un retable en bois peint et doré, daté du XVIII^e siècle, possède deux registres rythmés par des colonnes torsadées et quatre grandes statues : Jean-Baptiste et Jacques (en haut), Pierre et Paul (en bas). Le martyr d'Étienne est également représenté sur ce retable baroque. Juan Carlos explique que ces décorations, et ce retable ont été créés pour réagir contre le protestantisme, à la suite du concile de Trente (1545-1563) qui initia la contre-réforme. Il nous fait remarquer la chaire en bois peint, suspendue à l'une des galeries, reste possible d'un protestantisme qui s'adressait directement à la communauté des fidèles, manière d'être moins théâtrale que le catholicisme orthodoxe contre lequel lutta Martin Luther. Il nous montre aussi les décors gravés sur les galeries, jolies fougères et croissants de lune.

Parmi les autres éléments de décoration, un tableau – *Saint Jérôme entend sonner les trompettes du Jugement dernier* – fut offert à la paroisse en 1884. Il est attribué à Ribera, peintre espagnol du XVII^e siècle et maître du baroque. Ne pas oublier le plafond en bois peint dont Juan Carlos nous signale la probable réalisation par les charpentiers de navires basques ; il dit que ce plafond améliore l'acoustique de l'église. J'imagine un chœur d'hommes basques chanter ici, certains soirs de fêtes...

Il est 11 h 45 lorsque nous revenons au bus sans avoir vu ni piments ni chocolat. Pas même être passés dans la grand-rue du village. Il devait bien y avoir un "musée" du piment à Espelette ou, a minima, un centre d'interprétation dans lequel nous aurions appris le pourquoi et le comment. Le ciel s'est voilé, le soleil s'est caché. Lorsque Kléber démarre, direction la frontière, je suis un peu déçu d'avoir si peu vu ce village. Mais sans doute le président me dirait que cet aperçu pourrait m'inciter à y retourner par mes propres moyens et y faire la visite souhaitée. On verra... Malgré le temps pressé, certaines personnes prennent leur temps pour quelques achats...



Intérieur de l'église Saint-Étienne : les galeries



Le retable baroque

DANCHARIA DANTXARIA

12 h 10 : nous entrons en Espagne. Kléber gare le bus au parking inférieur et notre cohorte se dirige vers le restaurant Lugarana, installé au rez-de-chaussée. Une très longue table a été préparée pour accueillir les soixante-huit Pessacais.

Sangria presque à volonté, tinto de Navarre (nous y sommes) et amuse-bouche. Le menu de cet excellent repas est composé de telle façon que nous aurions pu le déguster avec les doigts, sans couvert. Amuse-bouche : avec les doigts, évidemment. Les quatre gambas grillées, assaisonnées à l'ail, parfaites : avec les doigts, aussi. Je me suis fait remarquer pour m'obstiner à utiliser fourchette et couteau lorsque la quasi-totalité des convives utilisaient leurs doigts. D'ailleurs, une pochette était posée près des assiettes, pour se rincer les doigts, preuve que les gambas ne se mangent pas avec les couverts... Et quid des quatre côtelettes d'agneau ? Avec les doigts aussi, c'est meilleur, non ? Quant aux frites qui les accompagnaient, aucune hésitation : les doigts ! Puis une demi-tranche d'un manchego très sec (mais très bon) à grignoter avec... Bien sûr ! C'est bien la première fois que la part de fromage est si grande ; elle était accompagnée d'un cube de pâte de coing (à savourer avec les doigts, bien sûr !). Gâteau basque : avec ! Surtout servi sans crème anglaise... Bref, un très bon repas espagnol avec sa touche écarlate de poivron à trouver entre les côtelettes. Café, tempranillo Murchante NA Principe de Viana.

14 h 10 : le repas achevé, chacun s'en va dans les ventas pour remplir ses sacs spécialement apportés car,

bien évidemment, si tant de personnes ont souscrit à ce voyage, c'est bien plus pour les boutiques espagnoles que pour le château ou l'église d'Espelette. Qu'est-ce que je vais bien pouvoir rapporter, moi qui n'ai rien à acheter ? N'ai pas même vu une bouteille d'Amarula !

16 h : on quitte, les soutes remplies. Depuis mon précédent passage par l'autoroute du Pays basque (avec le Comité), les travaux d'élargissement sont terminés et les camions ont tout loisir de faire leurs allers-retours entre Espagne ou Portugal et les villes du nord de l'Europe. Bref arrêt sur l'aire d'Océan Est. La nuit tombe et il devient difficile de se repérer. C'est alors que ma voisine utilise son smartphone, non pour téléphoner mais pour savoir où nous sommes et quand nous arriverons. Plus besoin de connaître la route ni de chercher à se repérer dans la nuit : je découvre que le smartphone fait tout. Il sait où l'on se trouve, il donne la direction, le temps qu'il reste à parcourir, la vitesse du véhicule, la température extérieure, la météo. Les connaissances deviennent inutiles. Les ignorants ont le pouvoir à travers leur smartphone. Inutile de percer la nuit pour deviner le paysage et savoir où l'on est, la machine fait tout.

Au sortir de la rocade, j'attends le mot de remerciement de Kléber : *"Il m'a été remis une enveloppe ; je tiens à vous remercier pour l'amabilité que vous avez à mon égard"*. Cette fois, c'est sûr, l'excursion est achevée, nous sommes arrivés. Il n'est pas encore 19 h 30.



La longue table au restaurant de Dancharia



Écrit par Jean-Pierre Lazarus en décembre 2021 d'après les notes prises au cours du voyage et d'après divers documents pêchés sur la Grande Toile Mondiale.
Les photos sans cartouche sont de l'auteur.